

COMMENT
FAIT-ON L'AMOUR
PENDANT LA GUERRE ?

DANS LA MÊME COLLECTION

- Sandrine Soimaud, *Tu*, 2011.
Cyrille Martinez, *Deux Jeunes Artistes au chômage*, 2011.
Laurence Werner David, *Le Roman de Thomas Lilienstein*, 2011.
Martin Belskis, *Dans le square*, 2012.
Jean-Bernard Véron, *Idiane*, 2012.
Aurélia Bonnal, *The Queen is Dead*, 2012.
Laurence Werner David, *À la surface de l'été*, 2013.
Marc Molk, *La Disparition du monde réel*, 2013.
Anne Luthaud, *Les Épinards crus*, 2013.
Nicolas Clément, *Sauf les fleurs*, 2013.
Gaëlle Héaulme, *Les Petits Contretemps*, 2013.

Cathie Barreau

COMMENT
FAIT-ON L'AMOUR
PENDANT
LA GUERRE ?



BUCHET ❁ CHASTEL

© Libella, Paris, 2014.
ISBN : 978-2-283-02730-1
ISSN : 2110-0713

Pour Claire, ma mère

*Aussi
pour Salma de Hamra
et pour Samer de Sabra*

« La paix, c'est de la guerre endormie. »
Hélène Cixous,
Volées d'humanité

*« Les paroles obscures n'avaient rien d'une plainte.
Elles n'étaient pas chargées de ces tristesses
qui annoncent les guerres. »*
Iskandar Habache,
Trois Phrases ténébreuses

Un matin d'octobre, un homme long et blond avance dans une rue chaude d'une ville de bord de mer. C'est après une guerre et avant une autre. Et si les chars des soldats encombrant les carrefours, c'est seulement par habitude.

Pendant ce temps, un autre remonte le fleuve Mékong; une autre enquête sur l'île de Sercq; un autre encore photographie le mur de la prison de Québec; une autre traverse Bloomsbury à Londres; un autre observe en continu les jardins de Rome; une autre découvre un écureuil mort à Central Park; un autre plante des orangers près d'une grande maison; une autre cueille de la lavande sur le causse Méjean; une autre se tient à l'écart à Berlin; un autre songe dans une prison de Cuba; une autre écrit de Saint-Gilles une lettre pour Saint-Pétersbourg; un autre compose huit vies dans la Creuse; un autre dort dans la villa Rosa à Venise; un autre surgit d'une rue de Saint-Denis.

Puis ils écrivent. Ils font des livres entre les guerres. La condition humaine est belliqueuse mais ils ne l'entendent pas de cette oreille. Ils décident de changer le monde. Ils refont

l'histoire, détruisent la chronologie pour entrer dans le temps humain. Ils s'enfoncent au cœur du langage, invitent les noms propres, ceux des lieux et ceux des gens, convoquent les souvenirs de tous, déterrent les morts, inspirent les sensations alentour; enfin ils tissent.

Le 27 octobre 2009, à dix heures trente, la longue silhouette de Jean-Marie Gustave Le Clézio, immuable, descend la rue Syria à Beyrouth, vers le port. Son corps est droit et souple, il regarde devant lui et rien des détails de la rue, les bruits des voitures, les conversations des hommes sur le trottoir, la poussière venue d'une ruine obscure sous le bleu du ciel et le terrain adjacent dégagé récemment de ses décombres, l'air déjà chaud du matin, la lumière ocre tout alentour, les taxis qui s'arrêtent devant l'hôtel, rien ne semble le toucher ni l'étonner. Il est naturel qu'il soit là, dans le mouvement de marcher dans sa chemise orangée et longue, ses sandales et sa peau blanche. Il ne sait pas qu'il va ici, sur le trottoir de la rue Syria, pour l'éternité.

Quand il aura traversé les souks reconstruits, downtown peut-on entendre désormais, il atteindra le port. Pour toujours, la Méditerranée attend quelqu'un qui descend vers elle. C'est ce que disent les livres, tous les livres. Au bout de l'éternité, on voit la Méditerranée.

NANTES

Décembre

Charbel et Kamila tremblaient d'impatience d'un côté de la ligne et de l'autre. Il avait promis de venir. Il avait murmuré : « Partout où tu seras je te retrouverai, je t'arracherai à tous ceux qui auraient projeté de t'emporter, je serai le plus fort. » Elle avait vu alors ses yeux dans l'horizon au-delà des murs de la chambre. Ils étaient faits tous deux de peurs et de tendresse incommensurables. Elle ne croyait pas qu'il pouvait l'aimer ainsi mais elle finissait elle-même par se rendre et le chérir. Ils tremblaient pourtant sans cesse et elle se demandait quand cela finirait d'avoir peur dans les rues de Beyrouth.

15

La première fois que Jad vit Donatienne, c'était à Gemmayze, un quartier de Beyrouth où les cafés sont ouverts la nuit. Le visage de la femme l'étonna ; il l'observait, incapable de décider s'il la trouvait belle. Elle dut s'éloigner vers la terrasse pour lui échapper, mais c'est elle qui, plus tard, s'approcha de lui et posa la question abrupte : « Qui êtes-vous ? » Il n'a jamais répondu. Ses yeux verts ont souri et capté ceux, noirs, de l'étrangère pour ne plus les lâcher. Tous deux ont tenté de se rejoindre ces dernières années

d'un continent à l'autre. Les allers-retours les bouleversent, les abîment et les rendent vivants.

L'avion de Jad atterrit ce soir. Dans les avenues de Nantes, l'air frôle Donatienne, la lumière de l'estuaire et le vent s'engouffrent dans les avenues de Nantes. Chaque fois qu'elle passe dans la rue du Calvaire, elle y pense. Elle marche vers le cours des Cinquante-Otages, murmure du bout des lèvres « cinquante otages », et descend vers l'île Feydeau. Les bombardements avaient détruit les quartiers ici, il ne reste aucune trace, semble-t-il. Mais elle voit. Et c'est peut-être cette acuité qui lui donne l'air d'être à l'affût, tranquille pourtant, levant parfois la tête pour débusquer un indice. Son corps alors s'élançait une seconde puis reprend son rythme déterminé et songeur.

Le ciel est gris lumineux vers la Loire, l'air fait sautiller les feuilles sur l'avenue et les passants accrochent une main au col de leur veste pour se protéger de la bourrasque. Donatienne avance dans les rues, s'arrête place du Commerce et attend le bus pour l'aéroport. La foule de fin d'après-midi envahit les trottoirs, et il suffit qu'une éclaircie éblouisse juste avant la nuit pour que les visages se lèvent et s'apaisent. De la silhouette immobile de Donatienne émane une espèce de joie comme si elle était sur le point d'esquisser un pas de valse timide. Ses cheveux volent et font un nuage qui virevolte sur ses yeux et ses épaules. Elle est désormais entourée de voyageurs qui s'impatientent, leurs valises bien droites à leurs pieds ; ils ne sont déjà plus à Nantes, mais dans les airs ou arrivés à destination tant leur

pensée n'envisage plus le dessin de la ville qui s'allume devant eux.

Donatienne ne songe qu'aux promenades qui les attendent ici, elle et Jad. Elle sent sa poitrine brûler de savoir qu'il est si près, son avion est sur le point d'atterrir, il voit les lumières de Nantes de là-haut, pense-t-elle. Elle cherche en elle des images de lui, ses yeux qui s'étonnent et finissent par rire, son accent qui la bouleverse, ses silences quand il évite de parler du passé, surtout quand elle prononce la phrase interdite : « pendant la guerre... » Si elle se tient elle aussi dans le secret qui se dévoile pourtant la nuit quand elle rêve, elle a appris de Jad qu'elle savait les gestes qui effleurent la peau, les souffles du petit matin quand on s'aime encore, le regard qui remplace tous les mots et la respiration profonde qui délivre des attentes et des lassitudes. Au milieu de leurs vies, ils ont aménagé un amour nomade, inattendu, comme ces fleurs qui naissent sur les décombres.

Le bus embarque les voyageurs. Donatienne ne prête pas attention au brouhaha mais tend son visage vers le spectacle citadin, les rues qu'elle connaît mais ne se lasse jamais d'observer parce qu'elle y découvre chaque fois un détail nouveau, un petit pan de mur plus lumineux, un marronnier plus haut que dans son souvenir, une allée cachée, puis la Loire à marée basse qui s'assombrit avec le soir. Le défilé ainsi du paysage, comme un film à refaire toujours et qui pourtant emprunte le même parcours, est une des joies de la vie de Donatienne. Il lui semble que les tristesses et les peurs s'évanouissent dans le mouvement des images qui s'organisent avec facétie parfois et souvent dans un mouvement inventé.

Pendant la guerre à Beyrouth, Charbel posait toujours la même question : viendras-tu me retrouver ? Il savait regarder Kamila de façon qu'elle se croie aimée, se sente aimée. Elle s'étonnait de la ferveur avec laquelle il se tenait à ses côtés, de sa litanie qui ne s'épuisait pas quand il répétait : « Tu es belle. » Lui la voulait. Il l'inscrivait dans son rêve, construisait leur vie, inventait une femme parfaite et s'émerveillait de chacun des gestes de Kamila comme les plus élégants qu'il ait jamais vus. Il souriait, lui demandait : « Es-tu amoureuse ? » Elle pensait qu'elle l'avait été, son regard s'échappait vers la fenêtre et les nuages. Charbel lui annonçait qu'ils auraient six enfants, elle répondait : « Non, trois, ce sera très bien. » « Comme j'aurais aimé te rencontrer avant la guerre », soupirait-il quand la réalité s'imposait. Et elle savait qu'il était bien inutile de dire de telles choses, puisque la guerre, c'est maintenant et qu'ils n'étaient pas nés dans les temps lointains de la paix. Certains jours il n'y avait rien à manger et, chacun avec leurs familles, dans leurs maisons cachées au fond des rues ensoleillées, tremblait parce que leurs corps envisageaient le bruit des tirs qui les sépareraient à jamais de la vie. Puis ils sortaient pour faire la guerre à leur tour plus au sud.

Donatienne, assise dans le bus, se tient immobile. Ses mains sur son ventre comme si elle protégeait sa propre vie, sa taille légèrement tournée vers la vitre laissent deviner que son corps frémit. La pensée de Jad l'emmène dans le village à la frontière sud du Liban et dans la poussière des maisons détruites. L'absence de guerre obsède Donatienne parce qu'elle la sent dans son silence, dans les phrases de Jad, elle l'entend à la radio tous les matins, elle la perçoit dans sa ville, elle la sait dans ses ancêtres et ses enfants ; Emmanuel, son

grand-père à Verdun, ce trou où il est tombé et sa jambe blessée; Jérémy, Octave, Marcel, ses grands-oncles tués à l'ennemi ou en captivité en Bavière en 1918; Abel, son père, en Allemagne nazie, ce qu'il n'en a pas dit, puis la seule histoire qu'il narre vite fait; Claire, sa mère, dans les rues de Nantes, le panier qu'elle tient à son bras de toute jeune fille, le panier dans lequel sa propre mère a déposé un gros pain et une poule vivante qu'il faut porter à la tante Marie en 1944; ses amis à Beyrouth, les rues, les frontières, les passages, les morts sur la poussière; son fils premier-né et ses voyages à Jérusalem, son silence et pourtant cette phrase qui lui vient dans l'automne de leur pays d'Atlantique alors qu'il rend visite à sa mère et qu'elle se plaint du vent fort et de la pluie furieuse de la nuit : les tempêtes sont nécessaires.

19

Tous, ils ont vingt ans, une troupe de jeunes gens blottis précisément sous son plexus solaire, une assemblée de beaux visages qu'elle promène sur la terre, leurs yeux verts ou bruns, leurs pommettes hautes, leur démarche sûre et cette espèce de danse qu'ont leurs gestes quand ils se meuvent, qu'elle reconnaît comme le signe qu'ils sont de la même tribu. Ils lui parlent de la guerre sans cesse en se taisant.

Le bus s'engage dans les quartiers de maisons et d'immeubles dispersés. Il trace sa route et passe le pont tandis que les voitures roulent au pas sur le boulevard périphérique au-dessous. Il fait nuit maintenant, les phares et les feux des voitures trouent le noir en une multitude de points mouvants. Donatienne perçoit en elle un instant de panique; c'est Jad qui la prendra dans ses bras et c'est le soleil la poussière le défi à la peur de l'avenir le thym et les tournures

de phrases bizarres pour elle, c'est Jad vivant au-delà de sa guerre. Debout près de sa valise dans le bus, un homme l'observe, semble vouloir percer ce nuage de cheveux et de mystère qui enveloppe Donatienne à son insu. Serait-elle guerrière ou sorcière ? semble-t-il se dire au moment même où la tête de la femme se penche un peu et laisse apparaître une fragilité. L'ovale de son visage, ses pommettes hautes, ses grands yeux bruns qui s'ouvrent et se ferment comme si elle gardait en elle tout ce qu'elle voit, son cou menu, tous ses gestes lents n'invitent pas à la légèreté d'une conversation improvisée. Pourtant l'homme ne peut s'empêcher de revenir à elle, de surveiller le moment où elle pourrait se tourner vers lui et donner un signe infime qu'elle n'est pas seulement dans ses pensées. Le paysage urbain l'absorbe, tout ce qui émane d'elle est plein d'attente et d'une tendresse étrange.

Elle respire profondément, on aborde la route des usines Airbus, puis le parking de l'aéroport, les voyageurs se lèvent, leurs bagages portés sur le dos ou traînés sur roulettes ; ils ont ainsi des corps tordus, trépignants, enfantins, sauf quelques-uns, seuls, qui semblent dans une patience inquiète et immobile et dont on ne sait pas si le voyage qui les attend est décisif ou banal. Donatienne n'a qu'un sac à main mais elle se sent lourde soudain, pleine des retrouvailles avec un homme dont le visage buriné et les premières rides racontent trop de marches dans les collines sous le soleil et les bombes. Les récits de guerres sont dans les livres. Toutes les guerres de ses ancêtres, et aussi celles de Jad et de sa famille ne sont pas racontées par eux-mêmes. Et c'est peut-être pour cette raison qu'elle se sent si pesante maintenant en descendant

du bus, parce qu'elle n'a que des bribes et qu'il faudrait reconstituer toutes leurs histoires enfouies dans le lointain. Son père n'a rien raconté de ce qu'il a vécu. Après s'être caché dans le bocage, il est envoyé à Gotha pour travailler dans une usine, puis dans un camp. Elle a cherché dans les papiers qui restent mais les dates sont incertaines, les circonstances floues. Elle se souvient qu'à la seule question qu'elle a posée quand elle avait seize ans, il fit une réponse qui a interdit toute autre demande.

L'aéroport Atlantique s'agite avec tranquillité. Les yeux verts de Jad s'imposent soudain dans la pensée de Donatienne qui cherche l'écran des arrivées. Une impatience brûle son cœur, une attente fébrile et enfantine l'étreint qui peu à peu se meut en joie. On annonce le vol de Paris-Charles-de-Gaulle, arrivée hall 1. Donatienne reprend dans ses souvenirs les images de Jad, sa silhouette, ses gestes, la façon qu'il a de poser sa main en déliant ses doigts, les yeux moqueurs qu'il lui adresse quand elle dit un enfantillage et son étonnement si elle prend à bras-le-corps l'écriture d'un livre ou l'apprentissage des enfants étrangers du quartier, la volonté féroce qui émane de son visage quand il est sur le point de prendre une décision, ses yeux vert clair et son corps tout entier immense qui, dans sa virilité, laisse entrevoir un reste d'enfance parfois. Elle entend sa voix quand il dicte un article en arabe au téléphone, elle entend son français qui chante autrement. C'était à Beyrouth.

En allant vers la rue Syria, Jad lui racontait l'histoire de son père. Ils marchaient tous deux dans la fin d'après-midi chaude à travers un quartier reconstruit, propre, trop net, joyeux pourtant. Ils disaient ce qui n'aurait pas été dit aux

amis les plus proches parce que, quand on vient de se rencontrer, c'est comme un exil de quelques jours qui détache les carapaces, rend plus légers les cœurs qui respirent enfin dans l'air enfumé de Beyrouth. Jad parlait et, à cet instant, Donatienne sentit sous ses pieds la terre qui porte, elle ressentait les genèses des livres, non pas l'origine mais le tissage subtil qui se construit peu à peu. Quand ils sont arrivés au carrefour sur la rue du général Fouad-Chéhab, carrefour qui semble impossible à traverser tant les voitures règnent en maîtres, avançant sans souci des quelques piétons, fonçant côte à côte au risque constant de se frotter méchamment les unes contre les autres dans l'air âcre qu'un goulet de vent venu de la mer assainit soudain, quand ils eurent imposé leurs pas sur la rue au nez des conducteurs ralentis par le trafic, éprouvant une espèce de peur puis du courage puis l'irréalité de se trouver debout au milieu de l'asphalte, courant habilement entre les automobiles, et qu'enfin ils parvinrent ensemble de l'autre côté et qu'ils purent tranquillement continuer leur conversation – mais est-on jamais tranquille à Beyrouth, dans les rues de Nantes, est-on jamais en paix un instant chaque année de la vie? –, Jad raconta comment on est éternellement marqué dans son corps par le bruit d'une bombe explosée à trois rues de chez soi, comment on sursaute à la moindre porte claquée ou aux avions sournois. Discrètement, il prit la main de Donatienne et comme elle n'avait pas attendu ce geste, comme elle savait qu'on ne prend pas la main d'une femme dans les rues de Beyrouth, elle tressaillit et s'étonna du bouleversement qui se produisait en elle. À ce moment, elle imagina une multitude de conversations et de pensées peuplant ainsi les rues de

Beyrouth et cette idée posa une joie paisible en elle. Le bonheur, c'est maintenant, c'est ce qu'elle ressentait dans l'unique conscience du présent, effaçant en elle toutes les peurs. Sur leur droite, elle voyait un bâtiment de pierre, avec fenêtres hautes et ornements, effondré de l'intérieur. Il était sombre, carré, fier encore de son passé, accolé aux immeubles rutilants tout juste reconstruits. Elle le regardait tous les jours, elle le reconnaissait, il arrivait qu'elle lui parlât, il me ressemble, se disait-elle en souriant, je suis riche d'un amour naissant, de plusieurs guerres et d'une mort à venir, d'une vie à venir. Le plus dur est passé, je sais mon destin.

Jad ouvrit la porte de l'hôtel, il faisait presque nuit maintenant. Donatienne, dans ce mouvement de faire un pas devant Jad et d'avancer dans le hall de l'hôtel, pensa : comment fait-on l'amour pendant la guerre? Et cela lui revient depuis sans cesse comme une question qui n'a aucun sens mais qui persiste.

Charbel rejoignit encore une fois Kamila. Il lui disait : je suis ton homme. Elle oscillait entre joie inquiète et incrédulité. Jamais, pensait-elle, il ne se séparera de la guerre, il doit combattre et se défendre. Pour un instant, les bruits se turent, mais les images revenaient indéfiniment quand les yeux étaient fermés. Kamila tenta de chasser la rue vide où gisaient un homme et une femme tout juste massacrés. Elle ne parlait pas. Elle parlait de plus en plus rarement. Elle était à jamais dévastée, inutile de reconstruire, s'avouait-elle chaque matin. Charbel savait pourtant éveiller un rien de lumière au fond d'elle, elle lui souriait contre toute attente, elle s'étonnait du désir qui perdurait en lui, du jeu qu'il mettait à virevolter autour d'elle. Il savait la regarder maintenant;

avant, il avait détourné les yeux longtemps, tant le visage de Kamila lui semblait beau et étranger. Dans le soir qui vint soudain, il l'entoura de ses bras et de son grand corps, la serra pendant des heures; ils faisaient semblant que ce ne serait jamais fini; elle fit un effort immense pour se concentrer et se persuader que c'était ça la vie, qu'elle était là où elle devait être. Les mains de Charbel l'apaisèrent un moment, mais il s'échappa, s'en retourna dans la ville du sud.

Les passagers du vol de Paris apparaissent dans le hall aux bagages; ils se groupent autour du tapis qui rejettera les valises. Jad cherche Donatienne des yeux, échange deux mots avec un compagnon de voyage, *good luck*, avance vers la vitre qui sépare les voyageurs de ceux qui les attendent, et quand il voit Donatienne, il ne fait pas signe immédiatement, il la regarde, sent bien que la silhouette l'émeut, devine le mouvement exact de sa tête quand elle se tourne lentement et qu'elle le voit à son tour. Elle sourit presque timidement et lève sa main qui salue, le bras soulevé, immobile comme si elle allait toucher Jad. Ce n'est plus un continent qui les sépare, juste une vitre et le temps qu'une valise apparaisse de la bouche qui déverse les bagages. Jad et Donatienne ne savent rien d'eux dans les rues de Nantes. Ils ont parcouru Beyrouth à pied, en taxi, ils ont pris un bus vers Jbeil ou Tripoli ou Saïda ou les montagnes.

Là-bas, quand la nuit arrivait d'une façon soudaine sur la ville, Donatienne entendait l'appel à la prière depuis la mosquée Mohamed El Amin, et, quelques moments plus tard, les cloches de l'église Saint-Georges. Elle sentait un

apaisement, une prière, comme une invitation à être présente à l'instant et au lieu : elle sait toujours en quel point du monde elle est, qu'elle situe parfaitement sur le globe terrestre; elle pensait : je suis au Liban, à Beyrouth, place des Martyrs, à 3426 kilomètres de ma ville natale en France, à 10676 kilomètres d'Uranium City, the gosh town où vécut mon père en 1953 et 1954; je suis dans le soir de l'année 2013 du temps chrétien des humains, l'année 1434 du temps musulman des humains, 5773 du temps juif des humains, je suis dans les soleils et les lunes de ma galaxie; je suis au milieu d'une foule d'êtres comme moi, une foule dans les rues, les cafés, les aéroports, une foule qui me berce comme le ferait une mère, une foule qui va à sa perte et se fiche de mourir, une foule de visages que j'aime à la folie, la main chaleureuse sur mon épaule d'une femme syrienne qui m'apprend deux mots d'arabe – mais quel arabe? –, les yeux verts de Jad, leur douceur et leur violence, les larmes d'une mère dans le jardin Khalil Gebran qui attend son fils prisonnier depuis vingt et un ans et mes larmes avec les siennes, et nos larmes toutes ensemble, une foule que je capte sans cesse comme une énergie et une multitude de grenades qui explosent en moi et me font mourir chaque soir seule, qui me font vivre.

La nuit, elle voyait les chauves-souris danser autour des maisons, elle voyait les livres s'écrire dans les pensées des auteurs tout près d'elle, qui ne dormaient pas dans les lumières de Beyrouth, elle entendait les femmes qui jouissaient et les télévisions qui diffusaient des films dans un anglais approximatif, elle sentait la douceur de l'air et du drap, elle tentait de rassembler toutes les sensations en une

phrase, elle s'endormait lentement, dans l'idée qu'il est vain d'écrire, puis sombrait pourtant dans la certitude d'écrire puis de mourir.

Jad attend sa valise ; il regarde Donatienne dans ce qui pourrait être un piétinement mais ses jambes tracent un pas de deux et, comme elle porte sa main lentement vers ses cheveux, elle aurait un corps invisible à ses côtés l'accompagnant dans une arabesque ténue. Elle semble sortir de ses pensées et tend son visage qui sourit. Il va falloir cesser de rêver, cette manie de laisser son regard partir dans l'horizon pour fixer un point du ciel ou de la chambre et de ne plus être tout à fait là, débattre pour elle-même avec un adversaire, poser des phrases définitives que personne n'entendra jamais, organiser un avenir ; alors Jad lui disait : « Quel est cet ami que tu regardes si fort depuis un moment ? »

Il faut être « maintenant » parce que Jad s'empare de sa valise et bientôt traverse la vitre vers le hall et s'approche de Donatienne. Il ne la prend pas dans ses bras, elle ne le touche pas. Juste une bise sur la joue et il lui murmure « tu es jolie ». Elle pose sa main sur son bras pourtant quand ils franchissent les portes du hall et qu'ils vont vers le bus. Jad hume l'air frais et déjà il sent un vent plus iodé et plus sain que celui dont il a l'habitude. Ils sont comme deux enfants qui s'installent côte à côte dans le bus et ont peine à contenir leur joie. Jad découvre Nantes dans le soir de décembre. Il tend son regard et perçoit à travers une pluie légère un lentueur qui toujours l'étonnera ensuite.

Les pluies de décembre sont douces, les arbres des jardins d'un vert terni laissent s'envoler les feuilles rousses sous les lampadaires, desséchées. Donatienne avait souvenir d'automne plus lumineux, de flamboiements d'arbres comme une victoire pour accueillir l'hiver vaillamment, de promenades dans les bois odorants à la recherche de cèpes et de trompettes de la mort dont on faisait le repas du dimanche soir, de noisettes craquées dans les mains des hommes devant un feu de bois crépitant, de parfums enivrants d'humus et de terre trempée, de plages désertées et de l'horizon jusqu'à l'île de Ré. C'est ce qu'elle raconte à Jad. Maintenant, il n'y aura plus de dimanches dans les forêts de pins et de chênes verts, ni de promenades sur un sentier feuillu des bords de l'Atlantique sans penser à Beyrouth et à la Loire, sans penser aux bouleaux et aux mélèzes au bord du lac Athabasca.

Ce matin, elle écoutait une voix à la radio informer que le monde n'en a plus pour très longtemps. Les ondes et les réseaux vont disparaître. Ne resteront que les livres s'ils ne tombent pas en poussière. Donatienne chasse les voix, la main de Jad prend la sienne, le bus roule vers Nantes, l'attente s'est effondrée tout à coup, les lieux et le temps se rejoignent. Jad a le visage tendu vers le paysage urbain, nouveau, obscurci maintenant dans le soir, les lumières bien alignées, dans ce qui lui semble le silence tant la ville lui paraît muette et dans un calme lent. Loin de Beyrouth et plus qu'à Paris, il sent quelque chose qui ressemble à la paix, une douceur et une activité sans frénésie. La Loire est noire et il s'étonne de tant d'eau qu'il devine dans un gouffre qui

s'ouvre dans la nuit et qui l'attire comme une vallée large et paisible. Il ne regarde pas Donatienne, sa main suffit pour l'instant, et peut-être n'a-t-il pas envie qu'elle voie son étonnement, sa découverte d'un pays étranger comme s'il était un enfant. Pourquoi tant de paix lui a-t-elle été interdite toute sa vie ? Le bus traverse l'île, franchit le bras de la Madeleine et s'arrête bientôt. Bagages, descente, tram. Jad se laisse guider. Ce n'est pas son habitude. Chez lui, depuis toujours, il marche d'un pas volontaire et méfiant dans le bruit des rues et l'agitation désordonnée de la ville ; il sait toujours où il va et ne se laisse accrocher par aucune vision qui pourrait l'émouvoir ou l'étonner ; il est aux aguets d'il ne sait quoi et se trace un parcours dans les rues comme s'il fallait semer un poursuivant.

Ici, pour la première fois, il attend patiemment le tram aux côtés de Donatienne, il respire l'air qui sent la terre, les feuilles, l'océan, une humidité fraîche qui se pose sur les visages et les fait briller sous les lampadaires. Il ne sent pas la guerre.

Donatienne, elle, si. Tous, ils ont déposé la guerre dans son corps comme un phénomène de leur histoire. Elle écoute sa mère :

– Dona, tant que la guerre fait du bruit c'est que quelqu'un se défend.

– Ce serait quoi une guerre sans bruit ?

– Une extermination en silence dans les forêts, lui répond sa mère.

Jad rit soudain en regardant Donatienne près de lui, il reconnaît cette façon qu'elle a de s'absenter, d'appeler à elle

les pensées et les images et d'oublier où elle est. Il lui impose ses yeux et ses mains sur ses épaules, le tram arrive, il attrape sa valise et le bras de Donatienne, mais c'est elle qui l'entraîne alors vers le centre de la voiture et ils s'assoient, encore un voyage ensemble.

Kamila lissait ses cheveux avec lenteur, prenant le temps de se regarder dans le miroir comme si la peur pouvait s'éteindre seulement parce qu'elle était belle. Mais la guerre n'a rien à faire de la beauté d'une femme. Charbel voulait tout, ne renoncer à rien, ni à la grâce de Kamila, ni à la nécessité de son combat. Il faudrait choisir, pensait Kamila. Mais elle se taisait et laissait son corps d'homme s'éveiller en elle avec maladresse et fureur tant il avait été sevré de tendresse et de jouissance. Elle tressait ses cheveux en une longue natte qui lui semblait être son dernier trésor. Pourrait-on la lui enlever aussi, osait-elle à peine songer tant l'image de la natte coupée méchamment, l'image violente d'une castration au-delà des rues infranchissables, lui vrillait le ventre de douleur et d'humiliation. Mais on l'appelaît d'une cuisine au rez-de-chaussée de l'immeuble, Charbel serait de retour et le jour serait au zénith encore une fois. Elle rêvait de marcher dans les rues sans souci. Elle aurait aimé jouir de la chaleur comme un lézard tranquille, une jeune fille joyeuse. Cette joie pourtant la tenait là debout souvent, cette joie fébrile, impossible, inadéquate. Il lui était arrivé de courir dans les rues derrière Charbel parce qu'il avait oublié son foulard et on la regardait aller comme une étrangère, ses yeux emplis d'amour et de peur. Elle s'était vite engouffrée dans l'immeuble près des femmes, recroquevillée dans sa chambre. Charbel luttait entre l'amour et la guerre. Il oubliait parfois d'être prudent et s'exposait au milieu des avenues dans son délire de puissance.

L'automne glisse vers l'hiver. Les jours s'amenuisent. Jad et Donatienne vont boire du vin chaud dans les rues. La température est de -10 degrés Celsius à Montréal, 11 degrés à Beyrouth. Il neige sur Nantes. En traversant le Jardin des Plantes où les ruisseaux et les étangs brillent et se cristallisent sous le froid, Jad et Donatienne se regardent flâner dans les allées blanches ; ils ne parviennent pas à cette joie enfantine qui pourrait émerger dans les flocons et les pas mal assurés.

Jad se sent loin de chez lui. Il s'étonne de cette sensation simple de l'exil et de la légère tristesse qui affleure. Donatienne voit d'autres paysages de neige qui subsistent dans les plaines de la Saskatchewan ou dans les camps nazis. Elle réussit pourtant à chasser de mieux en mieux les images qui s'imposent à elle comme des fantômes qui ne lui appartiennent pas. Il s'agit de sourire à Jad qui bientôt court plus vite qu'elle dans la rue d'Orléans sous l'averse blanche et qui l'attend, essoufflé, sur la place Royale. C'est si difficile d'être dans la liberté du présent. Tous deux sentent les jours s'échapper ; on ne peut plus envisager cette vie ensemble comme une longue plage sans fin mais plutôt dans un calendrier qui s'amointrit.

Plus tard, à la maison, elle rajoute une bûche dans le feu, et le silence les réchauffe. Une amie téléphone de sa pointe en Gaspésie sous les cormorans. Là-bas, c'est le soir. Il neige sur Saint-George-de-Malbaie, dit-elle. Il neige sur le monde entier, croirait-on. Donatienne voit le blanc envahir petit à petit le mur du jardin, l'allée, le toit du tram au loin et le gris scintillant qui enveloppe la ville. Nous sommes décembre, pense Donatienne, nous sommes hiver, nos corps sont

immobiles, bougeant à petits gestes devant la cheminée, dans les lueurs de l'ordinateur et des flammes. Nous attendons le temps des après-guerres.

Elle vole de Gaspésie l'hiver jusqu'à Duke Lake en été où elle a laissé son cœur alors qu'elle n'était pas née. Dans la grande plaine, elle croise trois coyotes sur le chemin. Duke Lake, c'était chez elle, dans une nuée de moustiques quand les marais grouillent de vie sous l'obscurité canadienne; Duke Lake, c'est son visage métis, les Indiens de toutes les terres dans les yeux des fils et des filles et la langue qu'elle entendait jusqu'en l'an 2000, la voix de sa grand-mère. Duke Lake, ce fut chez elle il y a très longtemps.

31

Jad regarde Donatienne écrire. Quand elle se tient en silence et pourtant bourdonnante devant l'ordinateur et les carnets ici et là, il part dans la ville pour découvrir encore, éprouver la terre étrangère, se repaître de joie et de l'alignement parfait des arbres et des voitures dans les rues. Donatienne écoute Nantes qui bruisse émerveillée de plaisir enfantin sous la neige. Elle cherche une musique qui donnerait la couleur de la poussière à Beyrouth ou celle de la route 11 au sud de Duke Lake en Saskatchewan, mais aussi la texture de la neige autour des baraques derrière les boulevards. Elle rappelle à elle des bribes de sensations dans son corps qui a souvenir, mais qui regimbe d'abord à faire émerger la chaleur des rues orientales quand il fait froid ici. Peu à peu cependant remontent des odeurs, les dessins d'un immeuble, les couleurs ocre, mêlées aux rappels d'enfance retrouvée là-bas. Et c'est ainsi que les phrases emportent Charbel et Kamila.